

LE TESTAMENT SANGlant

TROISIÈME PARTIE.

III

LA CHASSE AUX CHIMÈRES.

A vingt-six ans, je ne demandais plus à la vie que le repos et l'oubli. C'est encore une des vanités bizarres des hommes tels que moi : extrêmes en toutes choses, du moment qu'ils se sentent impuissants à réaliser leurs rêves, ou qu'ils ont vu leur idéal brisé par une déception subite, il leur semble qu'ils ne sauraient aller trop vite et trop loin sur la route contraire, et que, ne pouvant être des héros de roman ou de poème, ils n'ont plus qu'à se faire paysans.

Ce goût soudain d'abaissement absolu, de prosaïsme complet, n'est qu'une nouvelle face de l'orgueil. S'ils acceptaient cette « moyenne » de la vie ordinaire, du devoir pratique où se trouvent le vrai bon sens, l'honnêteté réelle et le bonheur raisonnable, ils pourraient être confondus avec le commun des hommes ; l'on pourrait oublier, à la longue, à quel point ils sont supérieurs, à la place qu'ils occupent, au rôle qu'ils jouent en ce monde ; mais établir un contraste complet entre leurs facultés et leur vie, affubler des sabots et de guêtres de cuir leur imagination romantiques, c'est, à leurs yeux, une façon de protester contre l'injustice du sort, d'amener constamment un parallèle flatteur entre ce qu'ils pourraient faire et ce qu'ils sont, de donner à leur médiocrité forcée l'air d'une abdication volontaire.

Il y a chez les esprits dont je parle, et qui sont ou se croient les hauts barons de l'intelligence, les mêmes allures que chez les grands seigneurs : comme eux, ils sont dédaigneux pour tout ce qui est médiocre, affables pour tout ce qui est petit.

J'épousai donc Delphine en me figurant naïvement que j'abdiquais, et que mon idéale royauté n'aurait plus qu'à « monter des horloges. »

Cette pensée complaisante donna à mes premières relations avec mademoiselle de Malauède et son père une sincérité d'entraînements, une franchise de bohémisme dont ils ne pouvaient manquer d'être dupes, puisque j'en étais dupe moi-même.

Aussi cette union fut-elle contractée, de part et d'autre, avec une cordialité affectueuse, une sérénité d'esprit bien rare dans ces moments solennels.

Les premiers mois de mon mariage ne furent pas sans douleur. Nous vîmes nous établir à Maleraygues, qui était fort négligé depuis longtemps, et où j'avais à faire, de tous côtés, des embellissements et des réparations.

J'en fus occupé pendant un an ; je plantai, je bâtis, et, pendant toute cette année, je réussis assez bien à me conformer à mon nouveau programme, à donner à ma vie cette régularité machinale qui substitue peu à peu aux inquiètes ardeurs une satisfaction somnolente, et qui a fait dire à René que, s'il croyait au bonheur, il le chercherait dans l'habitude.

Mais lorsque j'eus terminé toutes mes opérations de propriétaire, de botaniste, de tapissier et d'architecte, je me trouvai, un matin, face à face avec moi-même, et je me demandai avec un premier frisson d'inquiétude, si je n'aurais jamais autre chose à faire.

C'est alors que je fus en proie à un sentiment redoutable et dangereux pour les hommes de mon caractère. Il me sembla que

j'accepterais très-aisément ma destinée, qui, à vrai dire, n'était pas très dure, s'il dépendait de moi d'en choisir une autre, et que cette liberté dont je n'userais pas me suffirait, par cela seul que je pourrais en user.

Développez, mon cher Calixte, les divers aspects de cette disposition bizarre ; appliquez-les aux incidents uniformes, aux paisibles alternatives d'une vie d'intérieur à la campagne ; et vous pourrez comprendre sans peine comment je vécus pendant les trois années qui suivirent mon mariage. Heureusement, ce qui a facilité plus tard mon retour au sens commun, ni Delphine ni M. de Malauède ne se doutèrent de ce qui se passait en moi.

Comment eussent-ils pu soupçonner ce dont ils n'avaient pas l'idée ? Pour s'inquiéter d'un mal, il faut le croire possible ; et, à coup sûr, ni ma femme ni son père n'avaient un moment arrêté leur esprit sur ces vagues mécontentements, ces aspirations idéales, cette soif de l'inconnu, ce désir d'émotions romantiques dont j'étais de nouveau tourmenté.

L'intelligence de M. de Malauède, fort droite et fort honnête du reste, datait de 1660. Pour lui, le dix-huitième siècle même n'existait pas, Malherbe était venu, mais non pas Voltaire ; à ses yeux, la satire de Boileau sur les embarras de Paris était le plus grand luxe poétique qu'on pût se permettre : dans ses jours de bonne humeur, il le relisait, le soir, avant de se coucher, et s'endormait régulièrement avant de la finir.

Quant à Byron, Goëthe ou Châteaubriand, mon beau-père eût dit volontiers, comme Chicaneau :

« Si j'en connais pas un, je veux être étranglé. »

Il avait bien, dans sa jeunesse, vaguement entendu parler de Rousseau ; mais il le confondait toujours avec Jean-Baptiste, et regrettait parfois que l'auteur d'une ode aussi belle que l'ode du prince du Luc eût manqué de respect à l'archevêque de Paris. Sa fille avait hérité de ces heureuses ignorances, que ses joues fraîches et ses limpides regards rendaient presque gracieuses.

Lorsque je la pressais sur ma poitrine, cherchant à éveiller dans ce cœur chaste et calme quelques étincelles de passion, je voyais clairement qu'elle me croyait malade, et que, sans la crainte de me déplaire, elle m'eût tâté le pouls pour s'assurer que je n'avais pas la fièvre.

Lorsqu'à la suite d'une de mes promenades solitaires, je revenais triste, saucieux, portant sur mon front chagrin les traces de mes rêveries, Delphine s'imaginait aussitôt que j'avais la migraine ; elle m'apportait, un quart d'heure après, une grande tasse de tisane, et, le soir, elle me frottait le front et les tempes avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne.

Mais tout cela était fait avec tant de simplicité ; au fond de ces soins matériels, puérils, il y avait une affection si vraie, si pratique, que je n'avais pas le courage de la repousser ou de lui dire : « Vous vous trompez ; le mal dont je souffre, vous ne pouvez pas m'en guérir. »

Je la remerciais en quelques mots affectueux, et elle s'éloignait contente.

Cette vie-là dura trois ans ; au mois de décembre 1816, un procès important me força d'aller à Paris. Je me méfiai de moi-même ; je me dis que, si je me trouvais seul dans cette ville où tout surexcite, chez l'homme d'imagination, le sentiment se révolte contre les destinées communes, mes rêveries et mes désirs rencontreraient une trop dangereuse pâture ; et j'emmenai avec moi Delphine.